

Banaliser les enjeux
L’Affaire Farhadi

Jean Cléo Godin

Number 91 (2), 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25740ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Godin, J. C. (1999). Review of [Banaliser les enjeux : *L’Affaire Farhadi*]. *Jeu*, (91), 26–27.

Banaliser les enjeux

L'histoire se passe à Montréal. Un jeune Iranien bat sa femme d'origine indienne, laquelle porte plainte. Le batteur de femme est donc arrêté et menacé de déportation : il n'a qu'un visa d'étudiant, c'est sa femme qui le parraine. On entre alors dans un scénario familial, où l'on tente de substituer des accusations de racisme policier à celles de violence conjugale. La toile de fond est politique – on ne nous épargne pas la référence au « vote ethnique » invoqué par Parizeau pour expliquer la défaite référendaire –, et l'on y reconnaît en filigrane les préjugés ou clichés courants : tous les policiers sont racistes parce qu'ils sont blancs, tous les « ethniques » partagent une même victimisation ou sont incompris. L'auteur Rahul Varma construit là-dessus, cependant, un récit plus complexe où les idées préconçues se transforment, faisant apparaître, sous couvert du racisme – mais celui-ci va se profiler aussi bien entre Indiens et Iraniens, entre ceux-ci et la travailleuse sociale noire –, les ambitions les plus inavouables, toujours individuelles : l'appât du gain, les rêves d'ascension sociale ou les jeux de pouvoir à l'intérieur d'un syndicat. Le titre original, *Counter Offense*, disait plus justement ce souci de soulever les enjeux réels qui sous-tendent certains débats sociaux ; en comparaison, *l'Affaire Farhadi* me semble faite pour banaliser les enjeux, en les réduisant à leur anecdote.

Le problème, c'est qu'on ne peut brasser de tels thèmes sans tomber dans un certain dogmatisme, lequel se substitue parfois à un véritable discours dramatique. Or, le texte éclaté de Varma, avec ses scènes parfois redoublées et son récit toujours saccadé, distribué par bribes à reconstituer, n'a pas encore la solidité et la clarté souhaitables. Il faut préciser ici que, dès le début de la pièce, le spectateur apprend que le jeune Iranien a été trouvé mort dans la chambre du YMCA où il s'est réfugié. La pièce est donc jouée en anamnèse, pour revenir à la fin à ce point de départ. On s'attendrait alors à ce que la mort soit expliquée, voire justifiée, car il pourrait s'agir, après tout, d'une mort naturelle ou d'un suicide. L'auteur se donne plutôt la facilité de suggérer un meurtre par l'un des deux policiers : après un parcours sinueux mais nuancé, nous sommes donc rattrapés par le cliché du « méchant policier blanc », et donc par un discours *politically correct* qui ne convainc pas.

La production d'un tel spectacle est elle-même un signe des temps : le milieu théâtral francophone s'ouvre au théâtre de l'autre solitude canadienne, lequel tient volontiers

L'Affaire Farhadi

TEXTE DE RAHUL VARMA ; TRADUCTION DE PIERRE LEGRIS. MISE EN SCÈNE : JACK LANGEDIJK, AVEC LA COLLABORATION DE PAUL LEFEBVRE ; ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE : NANCY ROZON ; SCÉNOGRAPHIE : J. DAVID GUTMAN ET JACK LANGEDIJK ; ÉCLAIRAGES : PATRICK DURNIN ; COORDINATION VISUELLE : MARIE BELLEMARE ; MUSIQUE ORIGINALE : RAJOMOND MIRZA. AVEC CAS ANVAR, JEAN-GUY BOUCHARD, MICHELINE DAHLANDER, MICHEL DAIGLE, RANJANA JHA, PRASUN LALA, MIRELLE MÉTELLUS ET IVAN SMITH. PRODUCTION DU THÉÂTRE TEESRI DUNIYA, PRÉSENTÉE À LA LICORNE DU 17 FÉVRIER AU 6 MARS 1999.

un discours multiculturel et plurilingue – on s'exprime ici en anglais ou en hindi aussi bien qu'en français. Mais on a beau avoir un préjugé favorable à un tel projet, on n'en voit pas moins les limites. Il m'est arrivé de penser que le problème de ce texte dramatique ressemblait à ces cadres de portes qu'on déplaçait sans cesse durant le spectacle pour délimiter un nouvel espace de jeu : j'avais chaque fois le sentiment que l'ajustement était improvisé, que les liens étaient mal faits et que l'éclairage isolant un interprète déstabilisait le récit. À cela s'ajoute la faiblesse de la distribution, notamment de l'interprète du principal rôle féminin, Micheline Dahlander. Si l'on en juge par le dossier de presse, il semble que le décor ait été repris de la création au Monument-National (que je n'ai pas vue), ce qui pourrait expliquer le problème d'adaptation à un espace différent. De la première distribution, on ne semble avoir retenu que Cas Anvar dans le rôle de l'étudiant iranien et Prasun Lala dans celui de l'Indien dont l'intervention va transformer en conflit racial ce qui, au départ, se présentait comme un problème de violence conjugale. Visiblement plus à l'aise, ces deux comédiens faisaient davantage sentir l'inexpérience des autres. **■**